

P A X

Chronique de l'Abbaye de Kerbénéat

Pourquoi ces feuilles ?

Vous êtes venus au Monastère. Vous avez été en contact avec son silence, sa prière, sa paix. Vous vous en êtes imprégnés. Vous aimeriez à retrouver cette atmosphère, afin de pouvoir à nouveau y plonger votre âme. Ces pages voudraient vous apporter un écho de notre vie, une bouffée d'air de chez nous.

Vous avez bien voulu témoigner de l'intérêt à notre famille monastique, aux épreuves, aux efforts, aux progrès de notre maison. Ces pages vous feront part de nos principaux événements de famille. Elles vous diront parfois nos soucis, nos désirs, nos projets.

Plus et mieux encore. Au contact de la vie monastique, d'une lecture bienfaisante, peut-être du ministère de l'un des nôtres, vous avez cru découvrir ou du moins entrevoir la richesse spirituelle et la vivante actualité de l'idéal et du « message » bénédictins. Vous voudriez mieux connaître notre vie, notre esprit, notre Règle. Vous voudriez, s'il est possible, y communier profondément, afin d'intensifier votre vie spirituelle et d'en faire bénéficier les vôtres, afin de conserver et de répandre au milieu du monde où vous vivez, dans la situation très précise et très concrète où Dieu vous a placés, cette liberté, cette joie et cette paix profondes qui rayonnent nécessairement du visage d'un vrai monastère, et qui sont la marque d'une vie authentiquement chrétienne, le fruit d'une véritable « recherche de Dieu ».

Ces pages voudraient discrètement vous aider à découvrir ces sources d'eau vive que Dieu continue à faire jaillir de la Règle Bénédictine et auxquelles l'Eglise elle-même nous invite à puiser.

C'est dire que ces feuilles, — nécessairement modestes, et dési-

rant demeurer telles, — voudront être un lien à la fois familial et spirituel avec les amis, les bienfaiteurs, les oblats de notre Monastère, avec les âmes chrétiennes sincèrement en quête de Dieu.

LE PÈRE ABBÉ.

La Paix monastique

« Pax hominibus bonae voluntatis ! »

« Pax » ! La Paix !

Pour qui n'en juge que du dehors, la paix du moine n'est-elle pas faite surtout d'un dégagement des soucis matériels, — qu'on envie, — en même temps que du poids d'une solitude et d'un silence qui effraie ?

Dans un monde, où, pour tant de pauvres humains, — ne disons pas l'accaparement des affaires ou l'amour de l'argent, — mais, plus simplement, la lutte pour la vie, ou l'obsession du pain quotidien à gagner est devenu l'unique objectif immédiat, — où le tourbillonnement et le bruit, dans lesquelles toutes choses sont entraînées, sont en quelque manière aimés, parce qu'ils font oublier, c'est là en un sens une conception normale — mais combien incomplète !

La paix monastique n'est pas, en effet, le visage d'une âme égoïste ou misanthrope. Sans doute, une certaine liberté à l'égard des biens d'ici-bas, une atmosphère de calme, un milieu recueilli sont-ils indispensables aux habitants du cloître, mais prenons-y bien garde : ce n'est là que moyens, ce n'est pas là une fin.

Tout d'abord, cette liberté est, en réalité, détachement, pauvreté, — ce calme, ce recueillement sont condition de retour sur soi, de vie intérieure dans l'acception la plus élémentaire du mot. Et songe-t-on à cette autre « lutte », dont ils sont et l'enjeu et le fruit, et qui, pour n'être pas lutte contre des obstacles extérieurs, mais contre l'ennemi du dedans — toutes ces passions qui s'agitent en nos cœurs — n'est pas moins, n'en est que davantage probablement, redoutable et contraignante ?

Mais il y a plus encore, et plus profond. La joie qui rayonne de la domination sur les choses de cette terre et de la maîtrise sur

soi n'est pas le dernier mot de la paix monastique. Si le moine est détaché, silencieux, s'il est paisible, c'est qu'en définitive, par delà les créatures et par delà son moi, c'est Dieu et Dieu seul qu'il recherche, et que ce n'est que dans la paix que Dieu se trouve.

Pourquoi cela ? Oh ! la réponse est bien simple : c'est qu'Il est Lui-même la Paix. Lorsqu'Il est apparu parmi nous, n'est-ce pas ainsi qu'Il s'est montré :

— dans le silence de sa crèche, jusqu'au silence devant ses juges et au grand silence de sa croix, en passant par le silence de ses prières solitaires ;

— dans toute son œuvre, qui est notre paix et notre réconciliation avec son Père et entre nous :

— proclamant « bienheureux », aux premiers jours de sa prédication, les « pacifiques »,

— n'ayant pas de souhait plus cher à adresser aux siens que : « La paix soit avec vous ! »,

— léguant à tous comme seul objet de son testament ce message de paix, de charité : « Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix... Aimez-vous les uns les autres !... »

Or, s'Il est ainsi apparu, c'est qu'Il est Tel en sa Vie Eternelle, en l'immutabilité de Ses Trois Personnes ! Je ne sache pas que l'Eglise en son office de la Trinité prononce le mot de « paix », mais son leitmotiv en ce jour n'en est-il pas rempli, de toute la « Paix essentielle » n'est-il pas lourd ? « O Beata Trinitas ! » — Aussi bien, lorsque nous voulons signifier des saints, des nôtres, qu'ils sont « en Dieu », « en le Christ » au séjour des cieux, ne disons-nous pas tout uniment qu'ils sont « in pace », dans le repos sans fin ?

Quoi d'étonnant que le moine qui est, selon notre Père Saint Benoît, celui qui « hâte sa marche vers la patrie céleste, participe déjà à sa paix bienheureuse ! — Buvant dès maintenant pour son propre compte à la source de la paix, puisse-t-il être à son tour, aujourd'hui comme hier, pour tant d'âmes qui en ont soif, par sa fidélité à l'état où sa profession l'a « fixé », un témoin rayonnant, une source de paix ! PAX !

La journée du moine

... « Mais ! Qu'est-ce que vous faites toute la journée ? » J'ai peur de scandaliser; mais quand on me pose une telle question, j'ai toujours une envie maligne de répondre: rien. En effet, Kerbéneat ne sort aucune denrée qui prime sur le marché, ni fromage, ni cire; à peine quelques œufs. Et si mon interlocuteur osait poursuivre et exprimer toute sa pensée, peut-être dirait-il: « Alors tout cela, jardin, ferme, menuiserie, élevages, tout cela ne sert qu'à vous! » Je serais obligé de dire oui, et je baisserais la tête, car je sentirais en son for interne un jugement et peut-être une condamnation: « Eh bien vous êtes des gens heureux !... Au moins pourriez-vous avoir une imprimerie et publier des ouvrages ! » Hélas ! le fer s'enfonce dans la plaie et je suis obligé d'avouer que nous n'avons qu'une reliure qui, elle aussi, ne travaille guère que pour la maison...

Ma cause est perdue: nous faisons trop peu; et ce n'est pas un sermon de temps en temps ni même une récollection, encore moins du chant qui peuvent donner du poids à ce « peu ». Autant dire que nous ne faisons rien, rien qui pèse dans l'économie du monde, d'un monde qui a faim et demande le pain du corps, d'un monde qui se perd et attend le pain de l'âme... Rien. Et on se demande pourquoi Kerbéneat occupe quinze hectares de terre... Passe. Après tout, à la belle saison, on peut y passer une bonne journée: La Roche, Pont-Christ, Brézal. Kerbéneat fait partie de l'ensemble touristique.

Laissons les touristes à la porte, Ami lecteur, et, si vous voulez, pénétrons ensemble, et, réveillant notre foi, essayons de découvrir les secrets de cette cité en déroulant le film d'une de ses journées.

*
**

Aujourd'hui, Premier Vendredi du mois. 9 heures, toute la communauté entre à l'Eglise. La ferme chôme; à la cuisine, les fourneaux travaillent tout seuls; c'est qu'il y a un grand labour au chantier de l'Eglise: les hommes ne s'aiment pas; si on parvenait à leur récolter au Calvaire un peu de l'amour que le Cœur du Maître laisse perdre, on ferait peut-être œuvre utile. Alors, au sanctuaire, on se serre autour de l'Autel. Il y a le paysan, le cuisinier, le maçon et le linge; il y a là l'étudiant et l'homme des livres, tout

le monde quoi ! Je veux dire, tout un monde avec ses « classes sociales »: ouvriers et patrons, artisans et artistes, manuels et intellectuels... Eh ! dites-moi, de voir tout ce monde chanter d'un même cœur, ça ne vous fait rien ? Pour moi, je pense que si Dieu a des faveurs à distribuer aux hommes, c'est là, dans ce sanctuaire, qu'il en constituera le dépôt et dans le cœur de ces hommes.

La Messe terminée, la communauté se disperse, chacun à son travail. Voulez-vous que nous suivions les *étudiants*? Le spectacle est banal, direz-vous: deux heures environ en cellule, sur des livres qui ne sont même pas des manuscrits. Laissons-là les parchemins et puisque le programme d'études est le même que dans tous les Grands Séminaires, réjouissons-nous seulement de l'atmosphère paisible et sérieuse qui baigne ce travail: semence pour un avenir qui ne dépend d'aucun diplôme, mais seulement de la bonne volonté de Dieu et de la fidélité de ses enfants. Précisément la cloche sonne, et cette fidélité est invitée à se manifester à nos yeux: tranquillement livres et cahiers se ferment et la page inachevée ne laisse aucun remords, car Dieu qui appelle est plus riche de lumières que tous les livres du monde.

12 h. 30. D'autres livres s'ouvrent où chacun, dans le silence de tous les soucis terrestres, cherche Dieu: c'est la « *lectio divina* », que n'anime ni une curiosité indiscreète, ni un intérêt égoïste, ni aucun orgueil de savoir, mais seulement le souci de la Gloire de Dieu.

A 13 heures, nous trouvons la communauté au réfectoire: « *mens sana in corpore sano* »; mais pour que le corps n'oublie pas son rôle de second plan, l'esprit est invité à se régaler d'une lecture qui « jamais ne fait défaut ». Ici, pas plus qu'ailleurs, nous n'avons de domestiques. Nous sommes les serviteurs les uns des autres. Au réfectoire c'est un moine-prêtre qui fait le service.

L'après-midi, pendant une heure au moins, les livres resteront fermés et le travail des *champs* y gagnera du renfort; à moins que des travaux d'intérieur ne réussissent à occuper ces bras: les planchers ne se balayent ni ne se cirent tout seuls. Ce qui fait l'allure original de ce chantier c'est que, comme à l'Eglise, tout le monde y a sa part; seulement tel qui, prêtre, avait au cœur grâce d'état pour guider la prière de tous, se fera volontiers ici apprenti ou manœuvre; et quand, au matin, ses doigts que la terre a mordus

souleveront la patène, il saura ce qu'il faut de sueurs et d'amour pour produire le pain qu'elle supporte : la Mission de France n'a pas inventé les prêtres-ouvriers.

Restons un peu, voulez-vous, dans ces champs que la jeunesse déserte. Les sillons qu'on trace chez nous sont les mêmes qu'ailleurs, la semence n'est pas autre et la récolte n'a rien de remarquable. Mais si l'on pouvait voir dans les granges du Bon Dieu tous les Ave et toutes les fleurs de charité, qui ont couronné ces labeurs imprégnés de silence, de prière et d'amour, on verrait bien qu'il ne faut pas se fier aux apparences.

6 heures, fin du travail; la saison presse et volontiers on prolongerait, mais Dieu presse davantage, et trop peu Le remercient et Le louent de tous les biens qu'Il nous donne, pour que nous puissions retarder de le faire. Et *Vêpres* nous réunit tous pour faire monter vers Lui la louange des hommes, encens d'agréable odeur que chacun, dans l'oraison qui suit, tente avec ses mots à lui, avec son cœur à lui, de porter, pour Le réjouir jusqu'au cœur de son Dieu.

La journée est finie. Après la collation, quelques instants passés au Chapitre nous assurent le bienfait d'une lecture et la douceur d'une réunion toute familiale, qui nous préparent à la prière de *Complies*, prière de pardon, de confiance et de paix. Dieu est bon qui tous les soirs nous donne le repos. Tellement Bon que nous n'y résistons pas et qu'au milieu de la nuit il faut que nous venions à nouveau l'entourer. Cette fois, les moines convers n'y sont pas, c'est aux moins prêtres d'assurer la permanence : rude labeur, mais qui se transmue en une veillée infiniment douce, où d'un côté à l'autre nous nous renvoyons les couplets de l'histoire de notre Dieu dont les hauts faits nous tiennent en haleine et nous émerveillent, tant qu'en plein cœur de la nuit nous nous oublions à lancer un « Te Deum » triomphal à la gloire de notre Dieu. Et puis, dites-moi, ne faut-il pas occuper la Justice divine à l'heure où tant d'humains perdent la tête ?

Mais le jour ne saura pas cette louange, et tandis que nous complétons notre repos, nos Frères les moines convers se lèvent et vont à leur tour chanter leur cantique à Dieu : celui du jour qui se lève, les *Laudes* à la Lumière. Puis, avant qu'aucun bruit ne renaisse, ils prennent part à la messe, « leur » messe où le célé-

brant porte une patène lourde de cette fleur de froment que nous respirions hier. A eux maintenant de faire monter vers Dieu le labeur de toute la maison, le labeur de toute la terre et de tous les chantiers de l'univers; à eux de recevoir dans l'hostie sainte un acompte sur leur salaire d'éternité et un capital de vie divine que toutes les heures du jour feront fructifier.

Prime, la prière du matin, nous réunit tous vers 6 heures, et tandis que les prêtres vont reprendre la permanence auprès de Dieu par les messes privées et, plus tard, la messe conventuelle; cependant que nos Frères, eux, vont réveiller ateliers et machines et leur faire chanter en leur langage la Gloire du Créateur.

Excusez-moi, ami lecteur, de vous avoir retenu si longtemps. Peut-être, retourné à vos affaires, rencontrerez-vous de ces gens qui s'étonnent. Parlez-leur alors de ces Chercheurs qui quittent tout et dans le silence d'un laboratoire ne respirent que pour quelques précieuses découvertes. Ou bien s'ils comprennent le langage de la Foi, rappelez-leur la perle de l'Évangile et aussi la joie de la femme qui a retrouvé sa pièce de monnaie et en réveille tous les échos... Mais si vous aviez un ami à qui vous vouliez tout dire en un mot, prononcez simplement celui de Charité. C'est l'unique trésor que recherche le moine. Car cette charité est le salut du monde, et Elle est la Louange et la Gloire de Dieu !

Endormi dans la Paix :

Notre Frère François (1928-1949)

Notre Frère François était né à Plouguerneau le 19 mars 1928, cinquième enfant d'une de ces familles nombreuses si profondément chrétiennes du Grouanec. Très jeune il se sentit attiré vers le sacerdoce et, bien que si petit, il résolut bien vite de se donner totalement au Bon Dieu : il serait prêtre et missionnaire. Là-bas, dans les pays qui sont si loin, il sauverait beaucoup d'âmes, des milliers et des milliers d'âmes... Mais à l'École Apostolique l'expérience montra qu'il valait mieux renoncer aux études. L'apprenti-apôtre souffrit beaucoup; son grand rêve de toujours, alors, il ne se réaliserait jamais ? Le prêtre qui l'avait découvert, puis guidé, lui parla un jour de notre monastère, de la vie qu'on y menait, de

l'inconcevable fécondité de la vie contemplative. D'emblée l'enfant répondit oui. Et il nous arriva un matin d'août 1943, le visage rieur, franc et candide, bien décidé à devenir un vrai moine. On le revêtit d'une petite robe (qu'il a toujours beaucoup aimée) et on lui révéla toute la profondeur et la gravité de la vie sous le Regard de Dieu. Il écouta, comprit très bien, et vite devint ce jeune moine aux signes de croix saisissants, au visage majestueux aux Offices Pontificaux. Il aimait beaucoup la Sainte Vierge et c'est avec Elle qu'il travailla toujours, aux champs pour débiter, puis à la cuisine. Il avait pris en vénération un moine ancien, nonagénaire et aveugle, et il fallait le voir, si jeune et si riant, prendre la main du vénérable infirme et le conduire ici ou là, sous le cloître et en communauté. A l'Eglise, ils priaient l'un à côté de l'autre, et le plus jeune parfois regardait l'ancien. Présage d'une longue vie monastique ? Non, car Dieu, lui aussi, regardait le jeune Frère...

Ce fut en janvier de l'année dernière qu'un premier symptôme nous inquiéta soudain. Nous le mimés entre les mains des médecins, mais bien vite, ceux-ci durent avouer qu'ils étaient dépassés : ce mal-là ne pardonne jamais. Un jour ils nous le rendirent : « La parole est à Dieu... » Ce fut une rude épreuve pour la communauté. Et il fallait avertir cet enfant, si heureux de vivre, qu'il allait mourir. Ce fut au mois d'octobre que le Rme Père crut le moment venu. Ce jour-là, lorsque notre Père Abbé, qui l'avait fait venir dans sa cellule, lui a expliqué avec des mots choisis que le Bon Dieu le regardait et qu'il valait mieux maintenant que le Frère François Le regarde aussi, ce jour-là pas un muscle de son visage n'a bougé. Il accepta tout avec un calme étonnant. Son unique parole fut : « A 20 ans... On trouve que c'est un peu jeune, bien sûr... Mais puisque le Bon Dieu le veut... »

Ne pouvant nous résigner à pareille séparation, nous avons voulu avec Foi le disputer à Dieu. Avec plus de dix communautés religieuses, nous fîmes une neuvaine à Dom Michel le Nobletz. Le mal empira. Le jeune malade accepta, « puisque c'était la volonté du Bon Dieu ». Ne voulant pas nous avouer vaincus, nous recommençâmes une neuvaine qui s'achèverait le 8 décembre, fête de l'Immaculée-Conception. Cette fois, Dieu voulut sans doute voir ce qu'il adviendrait de cet enfant laissé à lui-même. Et voici que le pauvre petit ne voulut plus que guérir : « J'ai grande confiance en

la Sainte Vierge, je suis sûr qu'Elle me guérira ! » Il ne demandait plus que sa guérison, il priait beaucoup, le jour, la nuit. Que de fois il a été surpris à genoux sur le parquet, devant sa statue de la Sainte Vierge ou les images de Sainte Thérèse et de Dom Michel. A chaque instant il déposait sur son mal les reliques qu'on lui avait données. « Ils me guériront. Je suis sûr. » L'après-midi, comme il pouvait encore se lever, il restait longtemps à l'Eglise. Un jour il se croyait seul. Il fut surpris agenouillé au sanctuaire, pâle, angoissé, les mains jointes et tendues vers le tabernacle, et il suppliait. La veille du 8 décembre, notre Père Abbé désirant le maintenir dans un total abandon, lui parla longuement : « Mais si la Sainte Vierge préfère demain ne pas vous guérir. » — « Je suis sûr qu'elle me guérira. » La nuit suivante fut pénible, le mal progressait, et, au matin, la moitié du visage était comme paralysée, un nerf important avait été atteint. Singulière réponse de Marie ! Mais dans l'âme du malade s'opérait le revirement : il acceptait tout, tout sans réticence aucune, absolument tout. « Avec joie, mon Frère François ? » — « Oui, mon Rme Père, oh ! oui, mais voyez je ne puis plus sourire, mes lèvres sont tordues. »

Depuis lors ce fut le calme parfait. Il demanda de lui-même l'Extrême-Onction. Il se leva pour la cérémonie, qui eut lieu dans la salle du Chapitre, en présence de toute la communauté. Une scène de Paradis ! Avec quel respect il reçut chacune des onctions. On eût dit un enfant qui faisait sa première communion. Avant le « Confiteor », il dit tout haut : « Je demande pardon du « scandale » que j'ai causé, de la peine que j'ai faite... »

**

Et ce fut la lente agonie qui dura trois mois entiers. Au cours des crises du terrible mal, nous l'entendions qui murmurait : « Mon Dieu... Mon Dieu... ayez pitié de moi !... » Un jour, il se plaignit au Père Abbé : « Je ne sais même plus prier, je ne fais que répéter toujours la même chose : « Jezuz, va Zalver, o pet truez ouzin. » Une autre fois, alors qu'il méditait les prières des agonisants, il demanda soudain, comme impatient : « Mourant, mourant, mais qu'est-ce que ça veut dire ce mot-là ? » Et quelques jours plus tard, ouvrant le rituel à la page où l'on demande la guérison du malade, il le présente au Père infirmier, et sans rien dire, met le doigt sur le mot « afin qu'il reprenne le travail ». Quelques secondes de

silence, puis soupirant : « Dire que le Bon Dieu ne veut pas... » Et il branlait la tête. Une autre fois, au Père Abbé, à propos de la Sainte Vierge : « Peut-être que la nuit dernière, je lui ai fait de la peine. Je lui ai dit : Tout de même... on vous a fait tant de prières pour moi et vous ne m'avez même pas guéri... » Et il disait au Rme Père combien il regrettait. Un autre jour, dans un entretien sérieux avec le Père Abbé, il dit gravement son inquiétude : « Je n'ai jamais eu assez de dévotion envers Saint-Pierre? » Et le Père Abbé de s'étonner. « Dame, répartit le petit en soupirant, s'il est à la porte du Ciel, il est capable de me faire des reproches... » — « Qu'est-ce que vous croyez que le Bon Dieu fera de moi ? » — Et un soir que le corps était accablé : « Je dis au Bon Dieu, voilà, que je suis une pauvre créature, oui une pauvre bête... Mais je Lui dis aussi que je suis son Fils ! » Et comme le Rme Père lui expliquait que son emploi maintenant était d'être malade, « le plus bel emploi dans la communauté », le jeune frère répondit : « Oui, mais le plus dur aussi. Je ne puis pas dire que je ne suis pas malheureux, non... mais que voulez-vous ?... Le Bon Dieu, le Bon Dieu... C'est Lui qui veut ! » — « Savez-vous que si le Bon Dieu vous fait tant souffrir, c'est parce qu'il vous aime ? » — « Parce qu'il m'aime ? Je comprends pas ça... » Et aussitôt : « Mais je sais bien : c'est pas comprendre que c'est, c'est croire qu'il faut. » Et à un jeune Frère qui le visitait : « Bien sûr qu'il faut de la patience, mais on est venu pour ça, au monastère... »

**

Et voici que notre vieux Frère aveugle, après avoir fourni une si longue carrière, dut subitement, lui aussi, se préparer à paraître devant Dieu. Il se mourait et le jeune Frère voulut le revoir une dernière fois. Il se leva et péniblement se traîna jusqu'à la cellule où agonisait le vieillard. Et le petit malade, tout grelottant, regarda longuement le vieux Frère qui râlait. Puis : « Mon Père, est-ce que je puis l'embrasser ? » — « Bien sûr. » Et lentement, avec respect, il lui donna le baiser de paix. Quelques heures après, le vieux Frère mourut. Il mourut le premier. Tant pis pour le plus jeune ! C'est le Bon Dieu qui avait décidé au dernier moment d'invertir les rôles. Cette fois, c'est l'Ancien qui aura conduit le jeune Frère par la main jusqu'au chœur des moines dans le Ciel.

Mais il fallait encore, auparavant, offrir certains rudes sacri-

fications. Sa famille, celle de Plouguerneau, il fallait bien la prévenir et lui dire au revoir. C'est pour Noël qu'il la convoqua. Cette ultime entrevue fut des plus douloureuses. Il consola les siens, les regarda pleurer, mais lui restait impassible, pâle, avec un air majestueux. Il ne versa pas une larme. Cette souffrance-là, il ne voulut pas la perdre, il l'a gardée pour lui seul : ses parents, il les chérissait. Il s'est trahi lui-même, en demandant une fois « la permission » : « Est-ce que je puis embrasser la photographie de mes parents?... Peut-être que je pense trop à eux... »

Le mal continua son impitoyable évolution, trop lente au dire des médecins. Les crises se succédaient à un rythme précipité, de plus en plus douloureuses. Le corps parfois se tordait de douleur, mais l'âme, tranquille, restait maîtresse d'elle-même : « Mon Dieu, Mon Dieu... » Ce fut très long, il ne finissait pas de mourir ! Le vendredi 24 février, notre Rme Père comme mû par un pressentiment, voulut une dernière fois atteindre longuement l'âme de notre Frère. Peine perdue. Il s'est trouvé, nous a-t-il dit, devant un « abîme de sérénité ». « Tout, quand, comme, le Bon Dieu voudra » et c'était bien spécifié : « par amour ». Il dit au Père Abbé son pressentiment : « Ce sera pour mercredi. » (Mercredi des Cendres.) Le dimanche matin, nous récitâmes les Prières des agonisants. « Vous n'oublierez pas de me faire embrasser le crucifix avant et après », avait-il dit au Père Abbé. Nous l'avons vu, en effet, ce baiser de mourant, un baiser d'enfant, long, respectueux, deux petites lèvres tordues lentes à se mouvoir. Puis le Rme Père lui donna une dernière absolution et se penchant vers lui, lui demanda officiellement, « au nom du Bon Dieu et de Notre-Seigneur », le sacrifice de sa vie « pour Jésus, pour les âmes, pour la communauté ». Et nous vîmes la petite tête, déformée par le terrible mal, acquiescer tranquillement. Le lendemain, en présence encore de la communauté, il renouvela, les bras en croix, sa Profession de frère convers. Il eut beaucoup de mal à communier, et comme le Père infirmier lui disait : « Je crois que demain il vaudra mieux ne pas essayer », il répondit avec tristesse : « Alors je ne pourrai donc pas communier le dernier jour ? » Ce fut, en effet, le dernier jour et il ne communia pas. Dernier sacrifice « par amour ». Nous pûmes alors recueillir sur ses lèvres ce que nous considérons comme son testament et qui nous révèle le secret de

sa longue patience et de son inaltérable paix : « Ce qu'il faut c'est avoir confiance, s'abandonner entre les mains du Bon Dieu et de la Sainte Vierge. » Toujours avec le même calme, il prit congé de son père venu l'embrasser une dernière fois. Sa dernière parole fut pour lui : « Ya, me am bezo sonj ouzoc'h », « Oh! oui, je penserai à vous. » Peu après, il entra dans le coma. Il en sortit un instant au cours de la soirée et on l'entendit murmurer en breton la seconde partie de l' « Ave Maria ». Puis, tandis que le Père Abbé agenouillé à son chevet, récitait les dernières prières et ajoutait : « Vade in pace in nomine Christi », « Va en paix au nom du Christ », notre Frère François, comme s'il n'eut attendu que ce signe de l'obéissance, rendit paisiblement son âme à Dieu. R. I. P.

Quelques avis pratiques

Cette première chronique est un essai. Nous pensons la rendre trimestrielle. Nous recevrons volontiers les remarques et suggestions que vous voudrez bien nous faire à son sujet.

Prière d'adresser la correspondance relative à ce bulletin au Révérend Père Sous-Prieur, — Abbaye de Kerbénéat, — PLOU-NEVENTER — Finistère.

Faut-il parler de prix? Disons, abonnement moyen: 80 fr. Etant donné leur tirage nécessairement réduit, ces feuilles, toute modestes qu'elles soient, nous occasionneront certains frais. Nous vous remercions par avance de l'aide que vous voudrez bien nous apporter. A cet effet, permettez-nous de vous communiquer le numéro de notre chèque postal : C.C.P. Supérieur de Kerbénéat — Rennes 558-80.

Nous vous serons reconnaissants de nous signaler l'adresse de tels de vos amis, que vous croyez susceptibles de s'intéresser à ces feuilles et de vouloir s'y abonner.

Puissent-elles, en renforçant les liens qui vous unissent au Monastère, et en étant messagères de paix, nous aider à mieux réaliser le souhait que redit notre Règle:

« UT IN OMNIBUS GLORIFICETUR DEUS. »

Qu'en toutes choses Dieu soit Glorifié !

U.I.O.G.D.